



**HAL**  
open science

## L'incorporation sensorielle du 'terrain' urbain par l'ethnologue

Anne Bargès

► **To cite this version:**

Anne Bargès. L'incorporation sensorielle du 'terrain' urbain par l'ethnologue. PUF. Les cinq sens de la ville - du Moyen Âge à nos jours, 1, Presses Universitaires François Rabelais de Tours PUF, pp.2013, 2013, Les cinq sens de la ville - du Moyen Âge à nos jours, 978-2-86906-289-4. <hal-00916332>

**HAL Id: hal-00916332**

**<https://hal.science/hal-00916332v1>**

Submitted on 2 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

p53  
→ p69

Bargès Anne

"L'incorporation sensorielle du terrain urbain par l'ethnologue"  
in *Les cinq sens de la ville du Moyen-Age à nos jours*. Presses  
Universitaires de Tours PUF, 2013 : 53-69  
Actes du colloque 19 mai 2011, CETHIS, Tours

## L'incorporation sensorielle du terrain urbain par l'ethnologue : histoires, savoirs et identités

Anne Bargès

Ce qui marque dans de nombreux propos d'ethnologues, ce sont les mots employés pour signifier leur travail de terrain : immersion, plongée, saut dans. Ces mots laissent entendre la fluidité du milieu d'accueil, sa capacité à englober, à envelopper, à accueillir et pour l'ethnologue, la capacité à être malléable, souple, en résonance avec, adaptable à un « milieu » : Georges Condominas<sup>1</sup> parle d'être façonné par le terrain.

On remarque aussi que les manuels soulignent que l'anthropologie urbaine a classiquement plus mené des recherches « dans » la ville que « sur » la ville. Ce point de vue de l'intérieur de la ville est aussi une façon de la réifier et de discourir sur elle. Ce plongeon peut se transformer en contraintes par une perception exagérée, incontrôlée ou intrusive du contact ; cela peut remettre en question la cohérence de la personne impliquée. Rares sont les chercheurs à le dire : « cela m'est devenu trop difficile à la fois mentalement, psychologiquement et surtout affectivement...<sup>2</sup> ». Les questions de proximité, d'intimité, d'imprégnation entre personne et milieu poussent à poser une distance, à neutraliser la relation<sup>3</sup>, au pire à ne pas s'y engager ou à laisser un terrain. Pour

- 1 Condominas Georges, « Le regard de l'ethnologue » dans Guerreiro António (dir.), *Retour sur le terrain – nouveaux regards, nouvelles pratiques*, Paris, L'Harmattan, 2011, p. 26.
- 2 Pétonnet Colette, « Autobiographie au pas de charge d'une anthropologue urbaine », *Cahiers d'anthropologie urbaine* (Terrains vagues 3), 1998, p. 23.
- 3 L'acquisition et l'application d'un contrôle des émotions, d'une « neutralité détachée » sont particulièrement intégrées aux cadres de formation et d'exercice professionnel des travailleurs sociaux, assistantes sociales et de différentes professions de santé mais aussi des « aidants » professionnalisés (services à domicile par exemple), des enseignants, des personnels administratifs. La neutralité des affects, l'idéale maîtrise des émotions et une empathie normée s'avèrent une condition du savoir-être/faire

d'autres, cela peut devenir une fusion acceptée en l'intégrant dans sa méthodologie; « épouser son terrain » peut se faire au propre comme au figuré.

Enquêteur dans un milieu, de ce fait cette plongée implique ses sens. Le corps sensible du chercheur, de ce savant qui voudrait garder lucidité et maîtrise (de lui-même et de son travail) ne peut être occulté: pourrait-il n'être qu'une tête sans corps? ou une tête trop savante rendant insensible au monde comme celle des Laputiens<sup>4</sup>? L'exigence du travail de bureau, d'écriture et de présence académique qui s'intercale au terrain, les enjeux concurrentiels dans le domaine du savoir et de la recherche peuvent le laisser craindre. Plus que d'autres disciplines, peut-être, ce corps de chercheur est utilisé, inspiré et influencé, il est objet et sujet à la fois. Le terrain ethnologique est une pratique qui est intellectuelle et physique; c'est une mise en expérience qui se fait par l'usage de la cognition, des sens et des émotions. Le terrain n'est donc pas extérieur à soi ni purement intérieur, c'est un processus – jamais parfait – d'apprentissage, de déconstruction-reconstruction identitaire et existentielle et de connaissance de soi.

## L'ALTÉRITÉ RAPATRIÉE, LE CORPS DU CHERCHEUR RETROUVÉ

Le terrain de l'ethnologue n'équivaut pas à la terre, mais la référence à la matérialité est bien là, celle qui se malaxe par les méthodes et les outils, et celle qui vous malaxe parce que cela demande un engagement. C'est souvent encore un lieu ou une pratique localisée – un quartier, une rue, un marché, un habitat – qui permet de se focaliser sur le familier, sur le point de vue des acteurs, sur les situations, et d'être « au cœur ». Terrain rime – encore – avec temps passé sur ce lieu d'enquête, ou avec disponibilité. Le temps permet les méthodes clé de l'ethnologie, l'observation dite participante et la description. Cependant les conditions contemporaines d'exercice ont tendance à fractionner cette durée, à reconsidérer ces impératifs, à revoir ce qui crée de la proximité. Autre référence classique, la démarche empirique, on parle même d'ondoiement, de flottement pour trouver du sens à ce qu'on observe, pour se séparer de ses propres catégories, pour modifier sa conduite, réajuster en permanence ses hypothèses aux faits relevés, aux discours recueillis de diverses sources, aux observations, aux situations et impressions notées, etc. Il y a quelque chose de l'ordre du

professionnel. Dans un contexte de travail et/ou de vie multiforme et complexe, elles deviennent exigeantes avec des impacts sur la santé.

4 Voir « Voyage à Laputa, à Balnibarbi », dans Jonathan Swift, *Voyages de Gulliver*, Paris, Gallimard, 1965 (1<sup>re</sup> éd. 1727), partie III.

travail imposé et du travail de création, comme chez l'artisan, mêlés à une curiosité, un élan vers l'imprévisible et vers de nouvelles sensations.

## Les apports de la ville

Il est habituel de rappeler que les pratiques ethnologiques ont évolué depuis plus d'un demi-siècle, de rappeler le passage de sociétés exotiques et dépay-santes, étrangères et étranges, à des mondes dits contemporains, souvent urbains. Yves Delaporte puis Anne Raulin<sup>5</sup> parlent du passage de « regard distant » porté sur des populations autres au « regard décalé » : on intègre dans l'étude de sociétés proches ou de faits sociaux proches, une distanciation apprise au contact de terrain « autre » et des textes anthropologiques. La catégorie de l'autre s'est recomposée. Le fait urbain confond particulièrement « proximité et distance ». Cette transition dans les regards a été facilitée par les décolonisations et les circulations transnationales. En 1946, Georges Balandier disait avoir découvert dans les grandes villes africaines, la « turbulence<sup>6</sup> ». Ses travaux ont interrogé dans la ville, synonyme de modernité, de grandes questions sociales comme les mutations des sociétés contemporaines (travail, lien social...). Jean Rouch, par l'approche filmique, participera à ce renouveau pour ce qu'il nomme « l'aventure des villes africaines<sup>7</sup> ». Comme du côté anglais et sud-africain, précurseurs sont l'École de Manchester et l'Institut du Rhodes Livingstone. Plus proche des francophones, dans les années 80, une grande enquête multidisciplinaire Pikine-Dakar (Sénégal) a soumis certains chercheurs ethnographes à des contraintes proprement urbaines. Ils y ont utilisé des approches où la subjectivité, l'empathie et la réflexivité remplaçaient le « regard éloigné ». Nous pensons, entre autres, aux travaux de Jean-François Werner sur la marginalité sociale<sup>8</sup>. Il y défend une posture sensible et de proximité. Ces exigences intègrent le corps propre du chercheur dans la description des contraintes de la vie urbaine pauvre et des usages corporels quotidiens. Son intérêt pour le visuel l'a ensuite amené à étudier les usages sociaux du portrait photographique et de l'image en Afrique de l'Ouest.

5 Delaporte Yves, « De la distance à la distanciation », dans Gurtwirth Jacques, Pétonnet Colette (dir.), *Chemins de la ville. Enquêtes ethnologiques*, Paris, Éditions du CTHS, 1987, p. 229-246. Raulin Anne, *Anthropologie urbaine*, Paris, A. Colin, 2001.

6 Gosselin Georges (dir.), « Les nouveaux enjeux de l'anthropologie autour de Georges Balandier », *Revue de l'institut de sociologie (ULB)*, 3-4, 1988 (rééd. 1993 chez L'Harmattan).

7 Rouch Jean, *Les maîtres fous*, introduction, Paris, Films de la Pléiade, 1955.

8 Werner Jean-François, *Marges, sexe et drogues à Dakar, enquête ethnographique*, Paris, Karthala, 1993.

## Le chercheur, personne se découvrant

La ville a donc participé du rapatriement de l'ailleurs à l'ici, de la fin de l'exotisme et de la prise de conscience par l'ethnologue qu'il était une personne, un homme, une femme avec une histoire et un corps. Voir l'implication totale « corps et âme » du sociologue Loïc Wacquant<sup>9</sup>. Dans son approche, David Le Breton revendique lui une anthropologie incarnée réhabilitant le sentir; le corps n'étant plus écran mais un lieu à habiter, lieu de résonance et de sensualité. De ce fait, aussi, l'observateur passif, intouchable, insensible, maître de lui-même s'est transformé et les relations avec son terrain sont beaucoup plus actives et négociées, à défaut de pouvoir les neutraliser. Gérard Althabe<sup>10</sup> notait qu'un observateur d'une situation est « dans » la situation. L'exigence de maîtrise de soi est toujours là mais elle est plus intérieure. Le carnet de bord s'est personnifié, le journal de terrain s'est intimisé. Outre les données de description, se tisse aussi une aventure personnelle avec ses ressentis, ses émois. La description comme activité perceptive n'est pas une donnée disait François Laplantine<sup>11</sup>, c'est une interprétation nourrie par toute l'histoire individuelle et culturelle de la personne. Dans les publications, on a vu le développement de l'usage du « je » et du narratif, associé au développement de la méthode biographique auprès des enquêtés. Mais la posture de terrain – s'indifférencier tout en restant singulier – reste délicate.

## NORMES PROFESSIONNELLES ET SENSIBILITÉS

En ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, alors même que les voyages et la globalisation réduisent distances et frontières, l'aventure, comme aspiration à la mise hors de soi, à l'altérité et à l'expérience, l'aventure est dans l'intime et dans le corps ressenti, l'expérience comme donnée associée également. Les objets des ethnologues n'ont pas échappé à cette tendance. L'intérêt pour le sensoriel dans nos disciplines s'est développé dans le sillage de champs de recherche s'appuyant sur le corps, ses savoirs et représentations, ses usages, ses histoires; par exemple à travers: le folklore, le religieux, les techniques dont celles des sciences ou

- 9 Wacquant Loïc, *Corps & âme. Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*, Marseille et Montréal, Agone, Comeau et Nadeau, 2001.
- 10 Althabe Gérard, Lenclud Gérard, Fabre Daniel (dir.), *Vers une ethnologie du présent*, Paris, Éditions des maisons des sciences de l'homme, 1992.
- 11 Laplantine François, « L'anthropologie genre métis », dans Ghasarian Christian (dir.), *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, Paris, Armand Colin, 2002, p. 143-152.

des soins, la maladie<sup>12</sup>, le sport, les inégalités, le genre, plus récemment le biologique. Le terrain s'est personnifié, le terrain s'est « corporéisé ». Être plus réflexif engage une prise de conscience de ses propres transformations corporelles. On ne se penche plus uniquement sur celles des enquêtés. Le terrain demande d'aiguiser ses sens par une attention qui doit être accrue, idéalement à tous moments; l'entraînement peut accroître la vigilance, la rendre automatique, et faire devenir en quelque sorte hypersensible – ce qui peut devenir un défaut. La crainte est aussi que les sens s'émeussent. Le temps, le quotidien, le travail de socialisation et d'appropriation permettent une incorporation et de ce fait, peuvent rendre plus banal, plus « naturel », plus invisible, le milieu. D'où la nécessité d'un usage réflexif des sens.

## Sens prescrits, sens proscrits

Parmi les cinq sens, l'ethnologie a donné une importance méthodologique donnée au regard; Claude Bromberger<sup>13</sup> souligne que le toucher comme l'ouïe ont été les sens mal aimés des ethnologues, contrairement à la vue, la perception des couleurs, l'échange de regards, aux goûts, aux odeurs<sup>14</sup>. Ceci est à mettre en relation avec la construction occidentale des usages du corps et la disqualification de certains sens (surtout chez les élites sociales et intellectuelles), avec ce que Luc Boltanski nomme la culture somatique et Pierre Bourdieu, l'habitus de classe (intégrant l'habitus physique). Depuis, en anthropologie des techniques par exemple, l'ethnographe cherche à décrypter les savoir-faire en s'initiant et pratiquant, les différents travaux de Joël Candau sur les odeurs et l'intersensorialité en témoignent<sup>15</sup>.

- 12 Les recherches socio-anthropologiques sur la maladie et ses notions, mobilisent les discours et pratiques mais aussi les vécus et les ressentis des malades, la reconfiguration d'existences blessées, la description par les proches, les idées plus largement répandues, les savoirs pratiques des différents thérapeutes, etc. Elles ne pouvaient pas ne pas s'intéresser au « sens du trouble », sens dégagé par la description du « trouble des sens » (Bargès Anne, *Banaba/La grande maladie: Le sens du trouble et de l'alliance entre Institution Occidentale, Afrique mandingue, Lèpre et Modernité* (1/ Temps, espaces et maladie; 2/ Un trouble indicible; 3/ Un passeur), Aix-Marseille/Lille, thèse de doctorat en Anthropologie, 1997, 2 vol., 689 p.): de la sensation – douleur comprise (nociception) – au signe en passant par l'émotion, le sentiment.
- 13 Bromberger Christian, « Toucher », *Terrain*, 2, 49, 2007, p. 5-10.
- 14 Voir aussi Corbin Alain, « Histoire et anthropologie sensorielle », *Anthropologie et sociétés*, 14, 2, 1990, p. 13-24.
- 15 Candau Joël, *Mémoire et Expériences olfactives. Anthropologie d'un savoir-faire sensoriel*, Paris, PUF, 2000; Id., « L'odeur médiane du couvre-lit de tante Léonie », *Voir*,

## Corps sensible, émotions et esprit

Cependant, l'expression de sa propre sensibilité par l'ethnologue a longtemps été perçue comme antinomique avec la valeur scientifique<sup>16</sup>. Les livres « d'humeur » n'étaient pas des livres d'ethnologie. Les journaux intimes, lettres et/ou journaux de voyage restaient intimes. Les lettres d'Alexandra David-Neel n'ont été publiées qu'à sa mort en 1969 et sa secrétaire a réduit son manuscrit voulant abrégé « l'exposé de ses misères physiques<sup>17</sup> », il reste une somme de détail sur les atmosphères rencontrées, ce qu'on aurait appelé des états d'âme et le vécu matériel. Cependant une telle personne, femme de surcroît, n'était pas située dans le cercle de l'ethnologie. En 1988, dans une revue de référence, le compte rendu de « Malinowski, Journal d'ethnologue » était commenté comme un « texte dépourvu de valeur et d'intérêt scientifique » donnant une vision indécrite de l'ethnologue<sup>18</sup>. On y voyait une perte de contrôle de ses instincts, une personnalité décrite avec force de références pathologiques empruntées à la psychiatrie (cyclothymique, hypocondriaque, persécution), en bref une dégradation de l'image-type de l'ethnologue. Longtemps, les sens, les émotions de l'homme de savoir, homme européen dans un pays colonisé, étaient mis à distance. La sensibilité a longtemps été renvoyée au domaine féminin, excessif (la passion), sauvage, non rationnel, voire mystique. Être sensible, émotif, reste une qualification négative, stipulant un être dérangeant. Depuis 20 ans, les transformations des postures sur le terrain vues plus haut estompent en partie ces connotations. Les ethnologues ont (auraient) à prendre en compte et à rendre compte de leurs propres conditionnements (et usages) physiques, cognitifs, sociaux, et pas uniquement intellectuels, conditionnements construits par le genre, l'âge, la(les) culture(s) d'appartenance, l'histoire individuelle/existentielle, le niveau de vie et par la(les) culture(s) et histoire(s) professionnelle(s).

28-29 (Les aspects culturels de la vision et les autres modalités perceptives. II. Le goût et l'odorat), 2004, p. 72-87.

- 16 Le terrain était aussi un travail minoré et supervisé par le bureau, la science : il représente la matière et peu l'esprit. Aspect encore présent ; aussi faut-il que le chercheur associe à ses données de terrain une légitimité venant du soutien de cadres/acteurs académiques, très inégalement répartis et puissants.
- 17 Peyronnet Marie-Madeleine, « Avant-propos », dans David-Neel Alexandra, *Journal de voyage – Lettres à son mari*, Paris, Plon, 1975, p. 17 (version intégrale, Plon, 2000).
- 18 Erny Pierre, « B. Malinowski, Journal d'ethnologue – Ein Tagebuch im strikten Sinn des Wortes, Neuguinea, 1914-1918 », *L'Homme*, 106-107, 1988, p. 367-368.

## TERRAINS URBAINS, SEUILS ET INTERSENSORIALITÉ

Comme illustrations, nous avons choisi deux terrains réalisés à une quinzaine d'années d'intervalle, l'un en grande ville ouest-africaine, Bamako, et l'autre en moyenne ville française, Tours. Trois références vont traverser nos propos : la proprioception (sens qui ne fait pas partie des cinq sens classiques) ; l'intersensorialité ; le maillage de données mettant les sens en situation réelle et virtuelle.

### Images et usages, sens et matières à Bamako

Pour le premier terrain, la recherche de l'époque m'a poussée en ville et en Afrique : gestion individuelle et collective de la maladie, émergence et évolution de quartier de ségrégation, place de l'informel et de l'associatif, mythes et transformations de la ville<sup>19</sup>, choix d'implantation de structures sanitaires, politiques de santé, usages sociaux et culturels du corps, liminarité/liminalité<sup>20</sup> des espaces et des gens, schémas de circulation de mendiants lépreux, implantation des praticiens traditionnels, choix et techniques thérapeutiques, vente de remèdes, rapports licite/illicite, etc. La difficulté d'un terrain urbain est liée en partie à la multiplicité des réseaux relationnels, des acteurs, de leur localisation.

### *Circuler et relier, l'alliance corps-matérialités non humaines*

Dans la conurbation bamakoise, la première chose à faire était donc de circuler. C'était obligatoire pour fonctionner dans la vie bamakoise, et l'exploration en faisait partie. Je ne ferai donc pas ici, comme D. Le Breton « l'éloge de la

19 La santé, concept et mot historiquement récent, aurait tendance à effacer des facteurs (cognitifs, symboliques, socio-anthropologiques) autres que médicaux qui viennent expliquer les modalités d'agencement de l'espace en lien avec certains maux.

20 Anne Bargès, *Banaba, la grande maladie...*, op. cit., 1997, p. 520-533 ; Ead., *Liminalité et territorialisation de la santé : quand le sacré rencontre le gouvernement de l'espace et des corps (Mali)*, Colloque international « Sacrée Nature, Paysages du Sacré », Orléans, 22-24 janvier 2009. Du latin *limen*, *liminaris*. *Subliminal* était utilisé en psychologie depuis le XIX<sup>e</sup> siècle Van Gennep (1909) utilise *liminaire* pour qualifier la situation de seuil dans les rites de passage (trad. en anglais en 1960 par *liminal*, rééd. en français en 1981). Victor Turner (1963/1969) popularisera en anglais les termes *liminal* et *liminality*. *Liminalité* fut ensuite le terme utilisé en France, usage réactualisé en sociologie par Marcel Calvez (1994), proche de l'anthropologue anglaise Mary Douglas, dans ses travaux sur le handicap. À la fin du XX<sup>e</sup> siècle, la réappropriation par les ethnologues francophones du concept se fait par le terme *liminarité*. Jeux de traduction, de disciplines, d'époques.

marche<sup>21</sup> » mais l'éloge, peut-être moins romantique, du cyclomoteur. L'outil n'est pas anodin, il permet l'alliance corps-machine<sup>22</sup>. L'immersion dans la ville s'est faite par l'intégration au flux dense, incessant et anonymisant des « deux roues<sup>23</sup> », dans les nuages de poussière latéritique imprégnant tout (jusqu'à l'abrasion des muqueuses nasales) et dans les odeurs de goudron brûlant (fig. 1). Elle a été immédiate et corporelle (tous les sens en éveil), rendue plus facile par l'âge et la sportivité de l'époque. La mobylette facilite les contacts et l'inscription quotidienne avec sa faible vitesse, sa maniabilité, sa banalité et son originalité en même temps pour une occidentale, ses multiples réparations mécaniques qui invitent à des pauses et des discussions de rue. Elle expose aussi à plus de fatigue, de blessures<sup>24</sup>, de danger aussi (la traversée du Pont des Martyrs est, par exemple, toujours sujet d'article dans la presse locale).

### *Des références cognitives comme repères et compétences*

Pour ma personne et mon travail urbain, elle permettait un meilleur repérage des espaces, une intégration du microcosme (lieux, des acteurs sociaux et des situations observées et vécues) au macrocosme tentaculaire de la grande ville, à son histoire et sa géographie. Elle participait du terrain et de la démarche empirique associée. Fille de plusieurs villes, grande et petite, pour moi donc, pas de coupure entre deux focales : le local et le global, le lien se faisant par différentes formes de circulation et de relation. Mes entretiens reliaient aussi la ville à la brousse proche ou lointaine, en y associant la marche longue et le transport en commun local. Cette prise de conscience de cet usage corporel et sensoriel est ancienne. Très vite, ont resurgi des références perceptives qui venaient de mon histoire et des catégories médicales anciennement apprises : tact profond (pressions, vibrations) et proprioception/kinesthésie<sup>25</sup> qui enregistrent actions et tensions musculaires, positions des parties du corps les unes par rapport aux autres, mouvement(s) et localisation du corps dans l'espace... Ces sensibilités là ont longtemps été négligées sauf en Europe du nord (place ancienne de la gymnastique suédoise) et se sont développées via le massage, la kinésithérapie

21 Le Breton David, *L'éloge de la marche*, Paris, Métailié, 2000.

22 En anglais, *Moped: Motorvelociped*, liant moteur et pédale, machine et pied.

23 Circulation intensive, diversité des activités urbaines, on pense à « l'intensification de la vie nerveuse » – changement ininterrompu d'impressions externes et internes – de Georg Simmel.

24 Blessures/douleurs sont souvent mises en sommeil par l'action. La nociception est aussi une perception, elle peut être influencée/effacée par l'usage d'autres sens (toucher), par des mouvements concomitants, par la suggestion, la relaxation, la dimension culturelle.

25 Implique la perception profonde de soi-même (*internal sensitivity*). La kinesthésie (sensibilité du mouvement) est un autre terme parfois utilisé à la place de proprioception, mais qui n'intègre pas le sens de l'équilibre (oreille interne).

et le sport. On les redécouvre actuellement. Elles interviennent également dans la mémoire musculaire et la coordination main-œil qui permet à la personne des gestes devenus automatiques par apprentissage et ainsi de se concentrer sur autre chose. Leurs études<sup>26</sup> montrent aussi qu'être réceptif, ce n'est pas être passif mais être capable d'anticipation. Dans cette vision matérialiste et mécanique, le cyclomoteur est devenu pour moi, par une sorte d'hybridation, une extension corporelle avec les techniques du corps associées. Ce « territoire du moi » me permettait de sentir les reliefs creusés des rues (hivernage, passages ininterrompus, ordures), de les intégrer dans mes repérages. Il me permettait aussi de déplacer l'attention vers d'autres sens comme la vue allant de la scrutation à l'usage du champ périphérique. La mémoire chez moi, est visuelle, plutôt scénographique; par contre, l'ouïe est peu discriminante, surtout dans un environnement fait de multiples « couches » sonores. Ce sens profond m'a permis, dans certaines situations nocturnes, de ne pas me sentir en danger, mal à l'aise ou « happée » par la ville et le dédale des ruelles. La ville, la nuit, ce n'est pas forcément la lumière. À Bamako, c'est la nuit noire dans beaucoup de quartiers, surtout pour une européenne ne sachant pas utiliser les minces filets de lumière diffusant des habitations. Quasi non-voyante essayant d'aiguiser d'autres sens, la marche dans les quartiers était malhabile, se faisant par tâtonnement, nécessitant un guide me tenant fortement le bras. Avec l'usage du cyclomoteur, de jour puis de nuit, la marche a été facilitée par l'acquis de la proprioception. Avec cette (ré)éducation, ces compensations des sens entre eux, l'intégration aux matières/manières de la ville se faisait au propre comme au figuré.

### *Marges, carrefours et ancrages*

De telles pérégrinations dans la fluidité urbaine exposent au sentiment de dilution, de dispersion de soi et de ce qu'on est venu observer. À Bamako, cependant, l'impression d'homogénéité était rompue par de grands terrains vagues, souvent perçus comme espaces vides car ils amenaient une perception différente, plus ouverte de la ville. Ils étaient des « interstices urbains » pleins de sens et d'usages, zones de carrefours souvent anciens, pérennisés par la marche et la circulation (fig. 2).

Certains endroits apparaissent ainsi privilégiés, d'autres sont oubliées mais les nécessités du travail ethnologique forcent les résistances. D'un autre côté, l'inclusion se faisait par le retour régulier à « mon » quartier, « ma » rue, mes voisins, mes personnes ressources et amies. Espace quotidien domestiqué, relations stabilisées, micro-identifications et appropriations amenaient

26 Forest Denis, « Le concept de proprioception dans l'histoire de la sensibilité interne », *Revue d'histoire des sciences*, 1, 2004, p. 5-31.

un ancrage tout en servant de loupe au regard porté sur la ville. C'est par ses échelles d'espaces et de sociabilités qu'une relation affective à la ville se fait. Le regard que les autres portent sur vous a également un impact : l'observateur est observé et impliqué, ses manières d'être au quotidien dans ses usages du corps vont lui être commentées. Le « terrain » ne reste pas extérieur à l'observateur. On se voit ainsi fluctuer entre figure exotique, figure anonyme dans la circulation, figure connue de la rue et figure banale du quartier. Jeu entre singularité et indifférenciation, entre vigilance et lâcher-prise.

### *Sources écrites et autres ressources*

Je n'aurais pu intégrer ainsi les espaces bamakois si parallèlement à la vie sur le terrain, aux discussions informelles et plus organisées, aux observations permanentes, je ne m'étais imprégnée de sources écrites, cela génère aussi des activités perceptives. Fille de l'écrit plongée dans une culture de l'oral, cette ville d'ailleurs m'était proche par l'intériorisation de différentes sources d'archives nationales (France, Sénégal, Mali) et de documentation : littérature et documentation coloniales et postcoloniales, tracés militaires, cartes, plans de la ville de 1883 à nos jours, littérature ethnographique ancienne, documents administratifs, médicaux et militaires, relevé cadastraux, photographies aériennes. Le visuel cartographié est déjà une perception, une interprétation par une mise en signes ; sa lecture a été comparée aux données tirées de mes activités perceptives et proprioceptives de terrain. Les comparaisons se sont faites entre ce que je constatais par mes propres relevés cartographiques, par les retours et commentaires faits par mes enquêtés. Les anciens documents ethnographiques me montraient aussi les sensorialités projetées sur l'ancien Bamako passant de gros bourg à ville coloniale. Par cette historiographie, cette pluralité de recueil d'histoires et de savoirs sur elle, la ville était un lieu personnifié, identifié.

### *Lieux renouvelés et nouveaux outils*

Bien-sûr, les formes de la ville ne sont pas figées. Les terrains vagues, librement utilisés, ont été comblés par les grands réaménagements routiers et urbanistiques en lien avec des politiques culturelles ; cela pouvait laisser craindre le déploiement de ce que Marc Augé<sup>27</sup> appelle des « non-lieux », lieux dépersonnalisés. Mais il reste en filigrane des traces, des cohérences que je peux toujours retrouver. D'autre part, les outils ethnographiques sont cumulatifs, de nouveaux s'ajoutent. Je peux me servir aujourd'hui, d'autres outils descriptifs comme ceux satellitaires et numériques, accessibles par internet : vues aériennes, cartes, zoom reliant macro-microcosme dans une instantanéité

27 Augé Marc, *Non-lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Le Seuil, 1992.

déconcertante de facilité et de banalité (cf. google earth), photographies déposées, etc. Ils permettent de continuer à distance l'activité perceptive de cet ancien terrain, de « relier recherche, matière, sens et mémoire<sup>28</sup> ».

## Perceptions, cadres, traces et données, en France

### *Interstices et irrégularité(s)*

Pierres qui roulent et terrain vague<sup>29</sup>. Voilà ce qui a déclenché cet autre terrain, dans une ville française « d'ici », Tours, dans un quartier du centre-ville qui n'était pas mon quartier préféré, traversé inopinément. Interstice urbain repéré via le même processus que le premier terrain, celle de la singularité perceptive appelant à découvrir sens et usages. En effet, c'est en marchant sur ce bout de terrain que j'ai relevé l'irrégularité de cet espace non goudronné, sans nom et sans plaque<sup>30</sup> : bruit de pierres qui roulent déclenché par les passants et par les voitures, vibrations et poussière, aspect terreux sec, odeurs mêlées par les différents usages (terre, déjections animales, détritrus, verre cassé, végétaux grimpants des jardins ouvriers avoisinants...). Malgré une fonctionnalité de parking instauré avec le temps par le voisinage et les usagers des jardins potagers proches, on ne peut pas le définir et pourtant, ce lieu est tout sauf abandonné, il est librement utilisé. Il échappait jusqu'à peu aux politiques locales et à la standardisation observée par ailleurs (fig. 3). Contigus à lui, des bâtiments étaient eux aussi non utilisés.

### *Terrain singulier, espace intime et conjonction de données interactives*

Ce terrain vague est donc devenu objet de mon attention, rendant réfléchi le premier ressenti intuitif. Il est aussi devenu une présence quotidienne car ce quartier est devenu le mien. J'en partage maintenant les atmosphères, les transformations et les crispations sociales et territoriales. Chercheur sur place, il faut se distancier des perceptions du voisinage tout en restant sensible, en participant et en collectant des données sur ce bout de quartier. Frontière floues entre travail et vie personnelle mais qui répond aux exigences d'immersion vues plus haut. Je connais donc intimement les scènes, bruits, vibrations, matières, odeurs, rythmes, acteurs ; j'y associe la mise en histoire par les aînés de ce quartier cheminot bâti sur les anciennes voies ferrées, les descriptions de ses ambiances, ses

28 Souligné par l'auteur.

29 Espace non viabilisé ou « non stabilisé » selon les termes usités par les politiques locales et le plan local d'urbanisme (PLU).

30 À la croisée de plusieurs voies servant variablement à la nomination du lieu, selon le statut du locuteur.

modifications, ses usages perçus comme nouveaux, etc. Il fallait aussi le croiser avec le visuel décrit plus haut pour situer le vécu dans le temps et l'espace : cartes, plans, vues aériennes, photographies familiales. D'ailleurs, en zoomant via internet et ses SIG interactifs (système d'information géographique) sur le quartier, la singularité du « terrain vague » ressort sur les vues aériennes : seule tache blanche non viabilisée dans le sud du centre de Tours (fig. 4).

Ce terrain vague s'est avéré aussi être le cœur et le signe partagés d'une spatialité et d'une temporalité marquées par la conjonction de plusieurs tensions sociales, Il permettait de les aborder de manière indirecte. Aux yeux de ses habitants, ce quartier est soumis de plus en plus à des « nuisances », surtout sonores, qui rompraient avec la tranquillité, le calme, l'équilibre. Les pétitions, lettres à la mairie et conversations de trottoir s'en font l'écho. Les inadéquations de réponse des pouvoirs publics amplifient les tensions.

### *Modifications urbaines et déstabilisation des sens*

Ainsi, en premier, nous citerons les problèmes de voiries et de gestion de circulation/parking sont récurrents depuis 2004 : la transformation du centre-ville (place de la liberté) a généré des stratégies de contournement par les automobilistes<sup>31</sup>, traversant des quartiers longtemps quasi piétonniers, goudronnés depuis une vingtaine d'années seulement. Ces questions de modernisation de la circulation et de transformation du paysage sonore concordent avec le vieillissement de la population et la rénovation de l'habitat (un faible embourgeoisement laisse la place à la mixité sociale et générationnelle). À cela s'ajoutent de nouveaux usages dévoyés (et déviants : sexe, alcool...) de l'espace vague, surtout certaines nuits lors de la sortie d'une des plus grandes discothèques de la ville, amplifiant le sentiment d'intrusion. Dans ces conditions, le bruit (les vibrations) est devenu une agression : il n'est pas choisi, il dépossède d'un « chez-soi<sup>32</sup> ». L'aspect vibratoire signale la dimension fluide, expansive du son qui s'immisce et menace une intégrité perçue. La respiration du quartier – avec son rythme, ses calmes et ses mouvements, ses équilibres avec le fond sonore du reste de la ville – se ressent comme modifiée.

### *Ambiance et légitimités territoriales*

Un autre sujet est conflictuel depuis 2009, il s'agit de l'installation dans les bâtiments abandonnés d'une association culturelle et sociale de travailleurs

31 Très récemment (2011), les travaux pour l'installation du tramway ont encore transformé les circulations, les usages pédestres de rues devenues impasses et les ambiances.

32 Le Breton David, « Entretien avec T. Paquot », *Urbanisme (villes – sociétés – cultures)*, 360, 2008.

turcs. Lieu culturel, il est devenu par la pratique d'un public demandeur, un lieu cultuel (il est largement médiatisé comme mosquée dans les annuaires et forums spécialisés). Là encore, c'est par le biais du bruit et du mouvement que s'expriment les questions de légitimité territoriale, de la peur du changement de la part des riverains. En effet les plaintes sont liées au stationnement insuffisant généré par l'afflux de voitures des pratiquants et par leurs nouveaux usages collectifs de l'espace, pourtant limités dans la semaine.

### *Le vert ou l'essence (les sens) de la vie*

Une dernière tension amplifie les autres, elle vient de la programmation par la mairie de supprimer les jardins potagers style « jardins ouvriers ». Il y a longtemps, sur des espaces laissés par la SNCF, ils ont été librement acquis et utilisés et leur nomination également n'est pas fixée. Ils sont présentés par les tracts des habitants et dans les médias comme « îlot vert » et « poumon vert » de la ville (fig. 5 et 6). Cette expression ainsi que d'autres qualificatifs résument l'importance du lieu pour la vie locale via une dimension cognitive : couleur et authenticité de la nature, respiration rimant avec vitalité et calme. Elle souligne la valeur sensorielle et l'utilité pour le macrocosme du microcosme, qualités que justement on ne voudrait pas perdre.

### *Vie locale, traces et mémoire sensorielle*

Ces événements dans la vie sociale locale révèlent comment les gens ont incorporé cet environnement de quartier, l'ont fait sien en idéalisant des impressions ambiantes avec genèse de sentiments nostalgiques, oubliant qu'au siècle dernier, le quartier avait aussi ses nuisances (bar de quartier, bagarres, prostitution, etc.). Ils nous montrent : la peur d'une dilution, d'une dépersonnalisation, d'un oubli ou d'une perte par l'effacement de traces laissées dans la mémoire sensorielle ; la crainte d'une perte de légitimité et de contrôle sur leur vie via leur environnement ; la perception d'une politique urbaine devenant synonyme d'insensibilité.

## CONCLUSION

En ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, le sensoriel et l'émotif sont objets d'un regain d'intérêt. L'urbain a fortement participé de ce mouvement rencontrant dans un même temps une revalorisation de l'expérience, en particulier individuelle, un plus grand crédit donné au féminin et de nouvelles postures disciplinaires. La considération de sens et sensorialités jusque là méprisés voire honnis (odeur, toucher) en particulier dans les sociétés eurocentrées, cadre aussi avec l'ouverture au monde et des circulations plus complexes et larges, longtemps localisées à la ville. Sont pris comme illustrations ici deux contextes urbains,

deux temporalités d'observation et d'analyse. Exemples différents et proches à la fois, ils permettent de saisir comment la perception et l'expression sensorielle orientent le terrain et son décryptage, comment ils peuvent mobiliser les savoirs, les sensibilités et la réflexivité du chercheur. Réunis par ce qui est marginal, irrégulier ou mouvant, ils mobilisent également sensibilité profonde et intersensorialité pour observer le social. Là où les matérialités autres que le corps peuvent être incertaines et déstabilisantes, les représentations et empreintes sensorielles – également traces mémorielles – n'en deviennent que plus importantes pour identifier, conjuguer, connecter ce qui peut apparaître disjoint dans le temps, l'espace et les pratiques sociales.



*Fig. 1. Circulation des motos à Bamako : un danger pour tous. Mamadou Barry, 25 juin 2010. [© Cliché Ouestafrikablog]*



*Fig. 2. Espace interstitiel intraurbain à Bamako – Djikoroni (Mali).[© Cliché A. Bargès, 1991]*



*Fig. 3. Terrain sans nom à Tours (France).  
[© Cliché A. Bargès, 2011]*



*Fig. 4. Une irrégularité visuelle. IGN, Photographie aérienne 1/2000, mai 2011 [© Cliché IGN]*



*Fig. 5. Du vert dans la ville ! Jardins potagers spontanés intraurbains. [© Cliché A. Bargès, 2011]*



*Fig. 6. « Febvotte se mobilise pour sauver ses "petits jardins" ». Actualités Indre-et-Loire, 3 mai 2011. [© Cliché La Nouvelle République]*

